

Prédication

Toutes les prédications

- [L'amour de Dieu se manifeste par notre capacité à pardonner](#)
- [Le don](#)
- [Le Seigneur est venu pour sauver tous ceux qui veulent s'unir en Lui](#)
- [Le salut en Jésus Christ s'obtient en acceptant ceux qu'Il envoie](#)
- [Pâques](#)

L'amour de Dieu se manifeste par notre capacité à pardonner

Thème : L'amour de Dieu se manifeste par notre capacité à pardonner

Il y a des blessures que nous portons tous dans nos cœurs. Parfois elles sont anciennes, parfois encore toutes récentes. Et face à ces blessures, on se demande s'il faut pardonner ? Pardonner, est-ce effacer ? Est-ce accepter ? Est-ce oublier ? Ou bien est-ce quelque chose de plus profond ? Ce qui est certain, c'est que le pardon n'est jamais naturel. Aujourd'hui, nous allons découvrir ensemble comment l'amour de Dieu se manifeste de façon concrète dans notre capacité à pardonner.

L'amour de Dieu dépasse notre sens de la justice

Lorsque nous pensons au pardon, notre premier réflexe est souvent de juger selon notre sens de la justice : celui qui nous a fait du mal doit payer, celui qui souffre mérite réparation. Nous croyons qu'il faut rétablir la balance, rendre coup pour coup, exiger des excuses à la hauteur de l'offense subie. Mais la Bible nous montre que la justice de Dieu est différente de la nôtre. Dans l'histoire du peuple qui adorait le veau d'or, la réaction de Dieu peut nous surprendre : au lieu de les punir immédiatement, Dieu accueille l'intercession de Moïse et renonce à sa colère. La miséricorde de Dieu ne supprime pas la responsabilité, mais elle ouvre la porte à l'espérance et au retour. Cette perspective est radicalement différente de la nôtre : là où nous voudrions condamner et punir, Dieu choisit de restaurer. Il nous rappelle que chaque personne, même celle qui s'est égarée, possède une valeur infinie à ses yeux.

On retrouve cette logique de manière frappante dans la parabole du berger et de la brebis perdue. Le berger ne se contente pas de laisser la brebis à son sort, il quitte le troupeau, cherche activement celle qui est égarée, et se réjouit lorsqu'il la retrouve. L'accent n'est jamais mis sur le mérite de la brebis : elle n'a rien fait pour être retrouvée, et pourtant elle est précieuse aux yeux du berger. André Feuillet souligne que le regard de Dieu est toujours tourné vers le retour et la réconciliation, et non vers la condamnation.

Dans notre quotidien, cela nous pousse à changer notre regard sur ceux qui nous ont blessés : plutôt que de rester fixés sur leurs erreurs, nous sommes appelés à chercher ce qui peut être restauré, à accueillir le retour et à célébrer la réconciliation. Le pardon, comme l'amour de Dieu dans cette parabole, ne dépend pas du mérite de l'autre mais de la valeur que chaque personne possède à ses yeux. Cela nous invite à pardonner, même lorsque cela semble injuste ou immérité.

Il ne s'agit pas de nier la faute ou d'oublier la douleur, mais de choisir de voir la personne au-delà de ses erreurs et de libérer notre cœur de la rancune. Cette démarche transforme autant celui qui pardonne que celui qui est pardonné. Comme un parent qui tend la main à un enfant rebelle pour restaurer la relation plutôt que pour punir sévèrement, nous sommes appelés à refléter l'amour de Dieu dans nos relations. Chaque fois que nous choisissons de regarder au-delà de la faute et de pardonner, nous découvrons une liberté intérieure offerte par Dieu.

L'amour de Dieu se révèle dans l'accueil du pécheur pardonné

Recevoir le pardon de Dieu est une expérience qui transforme profondément notre cœur et notre manière de voir les autres. Nous pouvons facilement imaginer Paul, qui se considérait comme « le premier des pécheurs », écrivant avec émerveillement sur le don de grâce qu'il a reçu. Son témoignage révèle que le pardon de Dieu est un acte de grâce puissant, capable de toucher l'intime de notre être et de remodeler notre identité. **Jean Calvin** insiste sur le fait que le pardon de Dieu n'est pas un simple effacement de nos fautes, mais une transformation intérieure qui touche le cœur et l'esprit. Pour lui, la grâce de Dieu ne se limite pas à couvrir nos erreurs, elle agit profondément sur notre identité : elle nous fait passer de l'état de pécheur condamné à celui d'enfant de Dieu pleinement accueilli et aimé. Ce pardon radical nous libère de la peur, de la honte et du ressentiment. Il nous permet également de découvrir que l'amour de Dieu ne dépend pas de nos efforts ou de notre mérite, mais de sa bonté souveraine.

On retrouve également cette dynamique dans la parabole du fils prodigue. Le geste du père est surprenant : au moment même où son fils revient, il court à sa rencontre, l'enlace et l'accueille avec une joie débordante, sans exiger de longues excuses ni de justifications. L'exégète **William Barclay** souligne que ce geste préfigure l'attitude de Dieu envers chacun de nous : Dieu nous aime et nous accueille avant même que nous ayons fini de reconnaître nos erreurs, et Il nous restaure dans notre identité véritable. Le pardon n'est donc pas d'abord un acte que nous accomplissons, mais un don reçu librement, une réceptivité à la miséricorde qui transforme notre cœur et notre manière de vivre.

C'est à partir de cette expérience de grâce que nous devenons capables, à notre tour, d'offrir le pardon aux autres.

L'amour de Dieu nous pousse à pardonner aux autres

Parfois, nous résistons au pardon, enfermés dans la colère, l'amertume ou le ressentiment. Dans la parabole du fils prodigue, le fils aîné incarne cette attitude : il se sent lésé, jaloux et incapable de partager la joie du retour de son frère. Il veut que justice soit faite selon sa logique, et son cœur

reste fermé à l'amour et à la réconciliation. Or, en tant que chrétien, nous sommes appelés à sortir de notre propre logique pour entrer dans celle de Dieu. L'amour de Dieu nous invite à franchir cette frontière et à pardonner, même lorsque cela paraît impossible. Lorsqu'une personne nous a blessés, nous pouvons puiser dans ce que nous avons reçu pour libérer notre cœur et accueillir l'autre, même lorsque la situation semble injuste ou imméritée.

Tout comme ce père de famille qui accourt pour embrasser son enfant, nous sommes invités à manifester la même miséricorde que nous avons nous-mêmes reçue de la part de Dieu. Dieu a pardonné nos péchés, et Il désire également que nous pardonnions les offenses d'autrui, car tel est Son commandement. L'apôtre Paul l'éclaire en **Éphésiens 4.32b** : « pardonnez-vous mutuellement, comme Dieu vous a pardonné en Christ ».

Comme l'écrit **Dietrich Bonhoeffer**, le pardon est un acte de courage et de foi. Il exige que nous abandonnions notre désir de vengeance et que nous laissions Dieu agir à travers nous. Nous ne pouvons pas changer les gens, seul Dieu en est capable.

Conclusion

La Parole de Dieu est sans équivoque : recevoir le pardon de Dieu nous engage, à notre tour, à pardonner. Jésus Lui-même l'affirme en **Matthieu 6.14-15** : « Si vous pardonnez aux gens leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera, à vous aussi, mais si vous ne pardonnez pas aux gens, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos fautes ». Ce passage révèle que le pardon n'est pas simplement une grâce reçue. En liant directement notre pardon reçu de Dieu au pardon que nous accordons à autrui, Jésus met en lumière une réciprocité spirituelle. Dieu ne veut pas que Son pardon reste enfermé dans notre vie personnelle, mais qu'il se propage, qu'il devienne une source vive jaillissant de notre cœur vers nos frères et sœurs. Dans l'Écriture, le pardon est toujours une œuvre de libération. En pardonnant, Dieu nous délivre du poids écrasant de la faute, et nous ouvre de nouveau l'accès à la communion avec Lui. Mais lorsque nous refusons de pardonner, nous fermons nous-mêmes la porte de cette communion, car le refus du pardon rend notre cœur incapable d'accueillir Sa miséricorde. Comme une jarre fermée ne peut recevoir l'eau, un cœur fermé par la rancune ne peut contenir la grâce.

Il nous demande de pardonner car nous savons ce que signifie être pardonnés. Nous savons ce que c'est d'avoir été relevés du gouffre, lavés de nos souillures, accueillis dans les bras du Père malgré l'abondance de nos fautes. C'est pourquoi Jésus a placé le pardon au cœur de la prière parfaite qu'Il nous a enseignée : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés ». Chaque fois que nous récitons le Notre Père, nous faisons une confession de foi, mais aussi un engagement : nous demandons à Dieu de nous traiter comme nous traitons ceux qui nous ont blessés. Refuser ce pardon, c'est trahir nos propres paroles, et fermer la porte à la bénédiction que nous sollicitons. Alors, ne quittons pas ce lieu sans prendre une décision intérieure. Y a-t-il quelqu'un que nous devons pardonner ? Y a-t-il une rancune ou une douleur que nous gardons dans le secret de notre cœur ? Aujourd'hui, le Seigneur nous invite à déposer ce fardeau, à ouvrir la main et à laisser couler la miséricorde que nous avons nous-mêmes reçue, afin que notre vie entière devienne un témoignage vivant de Son pardon et de Sa paix.

Le don

Il est possible de faire beaucoup de choses pour Dieu sans vraiment Lui appartenir. On peut servir, donner, s'engager, organiser, prier même, mais si notre cœur ne s'est pas donné à Dieu, nos œuvres restent sans racine.

Le thème de ce jour nous dit : « C'est le don de sa personne pour le Seigneur qui garantit toute œuvre bonne ».

Premier don : le don de soi

L'Église de Corinthe était une communauté dynamique et influente, mais aussi fragilisée par ses divisions et son orgueil spirituel. Riche en dons, elle peinait parfois à unir la ferveur du cœur à la fidélité du service. Leur générosité, jadis vive, s'était refroidie. Pour raviver cette flamme, Paul leur présente l'exemple des Églises de Macédoine.

Les Macédoniens vivaient dans la pauvreté et l'épreuve, mais c'est justement là que s'est manifestée une grâce étonnante : « bien qu'ils aient été très éprouvés par leur détresse, leur joie débordante et leur profonde pauvreté ont fait abonder la richesse de leur générosité » (**2 Co 8.2**). Ils n'ont pas donné parce qu'ils avaient beaucoup, mais parce qu'ils avaient compris qu'ils possédaient déjà l'essentiel : le Christ. C'est pour cela qu'avant de donner quoi que ce soit, ils se sont d'abord donnés eux-mêmes au Seigneur.

Le mot que Paul emploie ici évoque l'idée de consécration. Les Macédoniens ont compris que le premier autel sur lequel on dépose un don, c'est le cœur. Avant de donner leurs biens, ils ont donné leur être. Et parce qu'ils appartenaient au Seigneur, tout le reste, leur service, leurs gestes, leur participation, a jailli d'un élan intérieur sincère, joyeux et libre.

Ce don de soi est la réponse spontanée de la foi à la grâce. Les Macédoniens ont goûté à la bonté de Dieu, ils ont expérimenté que tout vient de Lui et retourne à Lui. Ils ne donnaient pas pour mériter, mais pour manifester la reconnaissance d'un cœur comblé. Et c'est cela que Paul veut rappeler aux Corinthiens : le service chrétien ne commence pas par le faire, mais par le donner d'être. Mais ce n'est pas une évidence pour tout le monde. Nous sommes souvent tentés de mesurer notre engagement à Dieu par nos activités, nos projets, nos réussites visibles. Pourtant, la Bible insiste que ce n'est pas la quantité des œuvres qui plaît à Dieu, mais la qualité de notre relation avec Lui.

Le vrai service, c'est d'abord être à Lui avant de faire pour Lui. Dieu ne cherche pas des mains actives mais des cœurs livrés. Car on peut donner sans aimer, mais on ne peut pas aimer sans donner.

Quand nous plaçons notre confiance dans nos propres forces, notre service devient sec et lourd. Nous faisons beaucoup, mais la source intérieure s'épuise. Mais quand le cœur s'enracine en Dieu,

la fécondité demeure même dans la sécheresse. Beaucoup s'épuisent dans l'action parce qu'ils ont cessé de se donner au Seigneur, or c'est le cœur offert qui rend le service vivant.

Quand le cœur est offert, tout le reste suit naturellement : les talents, le temps, les ressources, etc. Mais quand il ne l'est pas, tout devient contrainte et frustration. Ce que Dieu veut raviver aujourd'hui, c'est ce don premier, le don de soi, qui naît de son propre don. Car si nous pouvons nous offrir, c'est parce que le Christ s'est offert d'abord : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que quiconque met sa foi en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle. Dieu, en effet, n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que par lui le monde soit sauvé » (**Jn 3,16-17**). Le Père s'est donné dans le Fils, et le Fils s'est donné au monde, pour que nous puissions, à notre tour, entrer dans ce même mouvement du don, le don qui engendre la vie, la grâce et le service.

Le Christ, modèle du don total et source de toute fécondité

Le verbe donner résume tout l'Évangile. Jésus ne s'est pas contenté d'apporter un message : il a fait de sa vie le message. Tout en Lui parle du don, don reçu du Père, don offert aux hommes. Dans sa communion parfaite avec le Père, il vit pour donner et redonner, jusqu'à ce que tout soit accompli.

En Jésus, Dieu se donne totalement à l'humanité, et l'humanité trouve en lui la possibilité de se donner à Dieu. Sur la croix, il ne retient rien : il donne son temps, son souffle, son sang. Mais ce don total devient victoire, car en se donnant, il reçoit tout du Père.

Cette vérité se manifeste dans la rencontre avec Zachée (**Lc 19**). Voilà un homme riche, comblé en apparence, mais vide intérieurement. Son cœur s'est refermé sur lui-même, sur ses possessions, sur sa réputation. Et pourtant, quand Jésus s'invite chez lui, tout change : « Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai extorqué quoi que ce soit à quelqu'un, je lui rends le quadruple ». Zachée ne donne pas pour être sauvé, il donne parce qu'il est sauvé. Il a compris que la grâce n'appelle pas la possession, mais la transmission. En recevant le Christ, il a reçu l'amour qui se donne, et cet amour transforme sa manière d'être au monde. D'un homme centré sur lui-même, il devient un homme généreux.

Ainsi, le don du Christ n'est pas seulement un modèle à suivre, c'est la source de notre propre fécondité. Ce n'est pas en « faisant comme lui », mais à « demeurer en lui », car c'est de cette communion intérieure que jaillit tout véritable service. Et c'est là la clé du mystère : notre don n'est vrai que lorsqu'il est le prolongement du sien. Ce que nous donnons ne vient plus de nous, mais de Lui en nous. Tout ce qui n'est pas enraciné dans ce don finit par se dessécher. Mais ce qui demeure en Christ reste vivant, même dans l'épreuve. Car le don vrai jaillit toujours de la communion.

Le don sans retour : le don de soi qui devient service

Dans **Mt 10.8**, Jésus a enseigné à ses disciples : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement ». Ces paroles mettent fin à la logique de la réciprocité pour introduire celle de la gratuité. Le monde donne pour recevoir, le Royaume donne parce qu'il a déjà reçu.

Le service chrétien naît de cette reconnaissance. Le disciple ne sert pas pour obtenir, mais parce qu'il a été comblé. Celui qui se donne sans attendre découvre la joie d'être canal : la grâce passe à travers lui comme un fleuve libre, sans calcul ni comparaison, car la source ne s'épuise jamais, elle est en Dieu.

Mais le don véritable doit passer du cœur à l'action. Se donner à Dieu conduit nécessairement à se donner pour les autres. Jésus l'a montré en lavant les pieds de ses disciples. Servir, c'est rendre visible ce que l'on croit. Le geste devient prière, le travail devient offrande, la disponibilité devient louange.

Et pourtant, ce service est souvent éprouvant. Il passe par la fatigue, l'incompréhension, parfois même l'ingratitude. Mais si on sert sans retour, on goûtera une joie profonde : « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir » (**Ac 20,35**). Ce n'est pas la joie de l'instant, mais la paix durable de celui qui vit dans la lumière du Christ.

Aujourd'hui, le Seigneur nous invite à revenir à l'essentiel, la consécration. Avant de chercher des responsabilités, cherchons des cœurs disponibles, prêt à accomplir la volonté de Dieu. Ce que Dieu bénit, ce n'est pas la réussite, mais la fidélité ; non l'efficacité, mais l'amour.

Une Église vivante n'est pas celle où tout fonctionne bien, mais celle où chacun se donne, sans retour ni condition.

Conclusion

Le Seigneur ne cherche pas d'abord des compétences, mais des cœurs disponibles. Il appelle des hommes et des femmes qui se sont d'abord donnés à Lui, et qui laissent leur service devenir le prolongement de cet amour reçu.

Il arrive que nous commençons nos engagements avec un grand zèle, une ardeur sincère. Nous voulons servir, donner, construire, porter du fruit. Et puis, peu à peu, la fatigue s'installe, la routine s'impose, le découragement s'insinue. Ce n'est pas toujours un manque de foi, mais souvent un déplacement du centre. Nous avons commencé dans la grâce, mais nous continuons dans nos forces. Ce qui, au départ, était une offrande, devient une obligation.

Quand la flamme du don faiblit, ce n'est pas parce que Dieu s'est éloigné, mais parce que nous avons cessé de puiser à sa source. Le service n'épuise pas celui qui demeure en Dieu, il le renouvelle, car il coule d'un cœur habité par l'Esprit. Celui qui sert sans amour se consume, mais celui qui sert par amour rayonne. C'est pourquoi le Seigneur nous rappelle donc à la racine : avant de donner nos mains, redonnons-lui notre cœur. Car là où le cœur est donné, Dieu fait fleurir la fécondité. Le service n'est pas un fardeau, mais une grâce ; non une dette, mais une réponse d'amour.

Alors, que chacun retrouve la joie du don. Ce qui paraît petit aux yeux du monde porte, aux yeux de Dieu, le poids de l'éternité.

C'est le don de notre personne au Seigneur qui garantit toute œuvre bonne.

« Que le Dieu de paix vous rende capables de toute bonne œuvre, qu'il accomplisse en vous ce qui lui est agréable, et qu'il fasse de chacun un témoin vivant de son amour. À lui soient la gloire, maintenant et toujours. Amen ».

Le Seigneur est venu pour sauver tous ceux qui veulent s'unir en Lui

Thème : « Le Seigneur est venu pour sauver tous ceux qui veulent s'unir en Lui »

La venue du Messie : une espérance offerte à tous, mais accueillie dans l'humilité

Au cœur de l'Ancien Testament, le prophète Ésaïe offre une image saisissante : un rejeton fragile, une petite pousse émergeant d'un tronc apparemment mort. Rien de spectaculaire, rien qui attire d'emblée l'admiration. Pourtant, c'est précisément dans cette simplicité presque insignifiante que Dieu dépose la puissance de Son salut.

Lorsque Jean le Baptiseur surgit dans le désert, le message devient concret, urgent : « Repentez-vous ». Il ne se limite pas à corriger quelques comportements, il vise une transformation intérieure, un véritable déplacement du centre de gravité de l'existence. Il invite chacun à sortir de ses appuis habituels, à reconnaître la vérité de sa fragilité, et à faire place à l'action de Dieu. Ce mouvement pousse l'être humain à cesser de se reposer sur ses propres forces pour se tourner vers Celui qui vient donner la vie. Il avertit sévèrement ceux qui croient que leurs privilèges religieux, leurs origines ou leurs traditions suffisent pour approcher Dieu : « N'imaginez pas que vos pratiques ou votre naissance garantissent votre place auprès de Lui ». Dieu ne construit Sa famille ni sur le statut, ni sur l'étiquette, mais sur des cœurs disponibles et sincères

L'annonce du jugement porté par le Messie s'inscrit dans cette même dynamique. Les images de la hache posée au pied de l'arbre ou du van qui sépare le grain de la balle décrivent un travail de discernement, une mise en lumière de ce qui favorise la vie et de ce qui l'étouffe. Le Christ ne vient pas détruire pour détruire, mais ôter ce qui empêche l'être humain de porter du fruit. Dans cette perspective, l'image du rejeton d'Ésaïe révèle toute sa portée : la puissance de Dieu se manifeste dans une présence qui ne s'impose pas, mais qui agit par la justice, la fidélité et une douceur capable d'ouvrir les cœurs les plus fermés. Et cette manière d'agir révèle la logique même du salut, une logique où la grâce avance sans brutalité et où la lumière s'insinue sans aveugler. Une logique qui laisse place à chacun, pour que l'être humain puisse s'approcher librement, découvrir ce que signifie laisser Dieu unir, transformer, et renouveler ce qui semblait fermé. Une logique qui ne cesse d'appeler, parce que le Christ se tient toujours là où la vie peut recommencer.

L'unité par le Christ : un lieu de paix où chacun peut entrer

Celui qui se laisse transformer par le Christ découvre que son salut ouvre sur une réalité plus large, un horizon que Dieu trace depuis longtemps : celui d'une humanité rassemblée. Et cette œuvre d'unité est le mouvement naturel d'un cœur qui se laisse façonner par la grâce.

Lorsque Paul écrit aux Romains, il fait précisément entrer cette vision dans la conscience de l'Église. Il rappelle que tout ce que Dieu a révélé « autrefois » parle encore aujourd'hui, comme une parole vivante qui forme, instruit et encourage. Les Écritures ne sont pas seulement un miroir du passé ; elles deviennent un chemin où le croyant apprend la patience, la consolation, et surtout l'espérance. Ce que Dieu a suscité dans le cœur d'Israël, ce qu'Il a porté à travers les siècles, s'adresse désormais à quiconque veut accueillir le Christ.

Paul poursuit en montrant que cette unité se rend visible lorsque chacun accueille l'autre avec la même générosité dont Christ nous a entourés. « Recevez-vous les uns les autres, comme Christ vous a reçus », dit-il. Ici, l'apôtre ne propose ni une simple règle de conduite, ni un idéal communautaire inatteignable. Il décrit l'expérience même du salut, qui prend forme dans le regard porté sur l'autre : un regard qui ne classe plus, qui ne soupèse plus la valeur ou l'origine, mais qui reconnaît dans chaque vie un être appelé par Dieu. Ce geste d'accueil est déjà participation à l'œuvre du Christ. L'unité chrétienne n'efface rien ; elle harmonise. Elle fait de la diversité un lieu d'émerveillement plutôt qu'un motif de séparation.

Et lorsque Paul rappelle que le Christ s'est fait serviteur d'Israël pour confirmer les promesses, puis qu'Il a ouvert les portes aux nations, il montre que le salut prend racine dans une histoire particulière, mais il s'étend vers tous, sans distinction. Aucune frontière culturelle, aucune appartenance religieuse antérieure, aucune catégorie sociale n'est assez solide pour contrer l'élan de cette miséricorde. Dieu ouvre un chemin où chacun peut entrer, non par privilège, mais par désir.

Entrer dans cette unité, c'est découvrir un espace où l'amour de Dieu devient force créatrice. C'est voir comment les relations changent, comment les paroles s'adoucissent, comment les gestes se transforment. C'est percevoir que la communion est une œuvre quotidienne que le Christ réalise au milieu de ceux qui se tournent vers Lui. Dans cette maison qu'Il construit, chacun trouve sa place ; chacun peut respirer, être accueilli, contribuer, apprendre la paix et devenir témoin de cette lumière qui ne cesse de rassembler.

S'unir au Christ pour entrer dans Sa paix : un choix, une grâce, une transformation

Dans cette dynamique, quelque chose de plus profond encore se révèle : l'union au Christ conduit à une maturité spirituelle capable d'assumer la mission qui en découle. Car être uni à Lui ne signifie pas seulement recevoir sa paix, mais devenir un instrument de cette paix. Paul exprime ce mouvement avec une précision remarquable lorsqu'il prie : « Que le Dieu de la persévérance et de la consolation vous donne d'avoir les mêmes sentiments les uns envers les autres selon Jésus-Christ » (Rom 15.5).

Ce vœu marque le passage de l'expérience personnelle à la vocation communautaire. Les « mêmes sentiments » dont il est question ne sont pas l'uniformité affective, mais l'orientation commune du cœur vers le Christ. Plus une personne s'unit à Lui, plus elle apprend à regarder autrui non selon la chair, mais selon l'œuvre que Dieu peut accomplir. La communion intérieure avec le Christ devient alors la source d'un discernement nouveau. Elle permet de traverser les tensions sans rupture, de porter les faiblesses d'autrui sans s'épuiser, et d'offrir une parole juste sans jugement. L'unité ne se décrète pas, elle se tisse dans cette capacité silencieuse à accueillir ce que l'autre est en Dieu. C'est là que la grâce reçue devient fécondité : elle façonne une communauté où chacun peut respirer, avancer, et contribuer au bien commun selon la mesure que Dieu lui donne.

L'union au Christ conduit donc naturellement à la communion fraternelle et à la louange missionnaire. Ce chemin s'approfondit à mesure que chacun laisse la Parole purifier ses intentions, que la grâce transforme ses résistances, et que l'Esprit crée entre nous des liens que nous ne pourrions produire par nos seules forces.

Vivre cette unité, c'est entrer dans un mouvement où Dieu lui-même fait converger nos vies vers un dessein plus grand : manifester sa gloire dans un monde qui cherche la paix sans savoir où la trouver. Et c'est précisément là que notre union au Christ devient un témoignage, non par des discours, mais par la qualité d'une vie façonnée par sa présence.

Conclusion : Une invitation à entrer dans l'unité qui sauve

Le Christ nous appelle aujourd'hui encore à une vie qui va au-delà de nos habitudes et de notre zone de confort. S'unir au Christ, c'est accueillir Sa paix dans nos décisions, dans nos paroles, dans la manière dont nous vivons avec les autres. Mais cette démarche n'est pas une obligation. Elle commence dans la simplicité d'un cœur ouvert, dans le geste humble de se tourner vers Dieu et de L'inviter à agir. Chaque pas que nous faisons vers Lui devient un pas vers l'unité, une occasion de vivre la paix qu'Il offre et de la partager autour de nous. C'est dans ces gestes quotidiens, dans ce choix répété de Lui confier notre vie et nos relations, que la transformation promise par le Christ se manifeste concrètement.

Que chacun, aujourd'hui, accepte d'être guidé par Celui qui attire et transforme, et choisisse, chaque jour, de vivre cette union dans la simplicité et la fidélité. De cette manière, la paix du Christ devient visible, tangible, et peut toucher ceux qui nous entourent. C'est une invitation à ne pas rester spectateur, mais à devenir acteur de cette unité et de cette vie nouvelle.

Le salut en Jésus Christ s'obtient en acceptant ceux qu'Il envoie

Thème : « **Le salut en Jésus Christ s'obtient en acceptant ceux qu'Il envoie** » (Esaïe 35.1-10 ; Jacques 5.7-10 ; Matthieu 11.2-11)

« **Le salut en Jésus Christ s'obtient en acceptant ceux qu'Il envoie** ». Voilà le thème qui nous réunit aujourd'hui.

Il y a dans la manière d'agir de Dieu quelque chose qui déroute toujours l'être humain. Nous aimerions un Dieu spectaculaire, un Dieu qui intervient directement, un Dieu qui se manifeste sans passer par personne. Pourtant, depuis toujours, Dieu a choisi d'agir à travers des envoyés : des prophètes, des messagers, des serviteurs, des frères et sœurs, parfois même des personnes inattendues.

Le paradoxe, c'est que le salut que nous attendons tant se trouve souvent juste devant nous, mais il passe par des instruments que nous avons du mal à accepter. Le peuple d'Israël attendait le Messie, mais n'a pas reconnu Jean-Baptiste, encore moins Jésus. Jean lui-même, pourtant le plus grand prophète, a eu du mal à comprendre pleinement ce que Dieu accomplissait en Jésus. Et nous, aujourd'hui encore, nous risquons de passer à côté de l'œuvre de Dieu parce que nous attendons autre chose, ou quelqu'un d'autre.

Le salut de Dieu : un chemin que Dieu prépare, mais que l'homme doit reconnaître

Lorsque nous lisons **Ésaïe 35**, nous sommes frappés par cette image saisissante du désert qui s'épanouit et des terres arides qui se couvrent de fleurs. Le désert n'est pas seulement un lieu géographique, il représente la condition humaine dans son état de détresse, de fatigue et de désolation. La promesse de Dieu, telle qu'elle se révèle ici, annonce une transformation qui commence déjà. Comme l'a souligné **Henri de Lubac**, le réel de Dieu agit avant même que nous le comprenions, et il précède notre adhésion. Dieu prépare le terrain avant que notre cœur ne puisse répondre. Le salut n'est pas une récompense postérieure à nos efforts, mais une initiative divine qui rend possible toute réponse humaine.

Ce salut se manifeste souvent de manière inattendue. Dieu trace un chemin, un sentier clair au milieu de ce désert, mais il passe par des voies que nous ne percevons pas toujours comme divines. Les instruments de ce salut sont souvent ordinaires, humbles, voire fragiles. Cela contredit notre attente naturelle d'un Dieu spectaculaire, qui briserait nos murs de manière éclatante. Jean-Baptiste lui-même a éprouvé le trouble face à la réalisation du salut. Sa question envoyée à Jésus,

« Es-tu celui qui doit venir ? », révèle combien même les plus grands parmi nous peuvent avoir du mal à reconnaître ce que Dieu prépare. Cela nous rappelle que le salut n'est pas seulement dans le geste visible, mais dans la reconnaissance de l'œuvre de Dieu à travers ses moyens choisis.

Le chemin de Dieu exige que nous discernions sa main dans ce qui nous paraît ordinaire. Le salut transforme d'abord notre regard sur le monde et sur nos vies. Les paysages secs de nos existences (les blessures anciennes, la solitude, les échecs) peuvent devenir des lieux de floraison si nous acceptons de voir l'action de Dieu au milieu de notre quotidien. **Karl Barth** insistait sur le fait que la révélation de Dieu se manifeste toujours dans le cadre de ce que Dieu met devant nous. L'homme n'est pas passif, il est appelé à percevoir, à accueillir et à marcher sur ce chemin préparé. Le salut est un mouvement qui implique une interaction : Dieu initie, mais l'homme doit reconnaître, recevoir et avancer.

Reconnaître le salut dans sa forme concrète demande un cœur attentif et patient. Dieu ne se limite pas à des signes spectaculaires ou à des interventions extraordinaires, Il agit par ce qui est disponible, ce qui est accessible. Les fleurs du désert ne poussent pas soudainement sous nos yeux : elles demandent le temps, l'humilité, et la disponibilité de contempler ce que Dieu fait. La transformation qu'annonce Ésaïe est donc simultanément un appel à l'émerveillement et un exercice de discernement. Elle nous enseigne que le salut n'est pas seulement un futur à atteindre, mais une réalité déjà à l'œuvre que nous devons apprendre à voir et à suivre.

Dans ce mouvement, nous découvrons aussi que Dieu respecte la liberté humaine. Il ouvre le chemin, il prépare les passages, mais il n'impose jamais sa grâce. La floraison du désert n'éclate pas malgré notre indifférence, mais elle se révèle pleinement à ceux qui acceptent de marcher sur le chemin tracé. C'est ce mélange subtil d'initiative divine et de responsabilité humaine qui rend le salut vivant et dynamique. La reconnaissance du salut devient donc un acte de discernement spirituel : savoir identifier la présence de Dieu dans le monde et accepter de laisser cette présence transformer notre vie, même à travers des instruments imparfaits.

Le défi de la reconnaissance : l'endurcissement humain face aux envoyés de Dieu

Reconnaître le salut ne va pas sans obstacles. Le défi de l'homme, depuis toujours, est de voir et d'accepter les envoyés de Dieu. Le récit de Jean-Baptiste en prison est particulièrement éclairant. Même celui qui avait été préparé toute sa vie pour annoncer le Messie, celui que Jésus lui-même a appelé le plus grand des prophètes nés d'une femme, éprouve le trouble et le doute. Cela révèle la fragilité humaine face à l'inattendu et à l'incompréhensible. Jean, dans sa grandeur, illustre ce paradoxe : l'homme peut être appelé à reconnaître l'œuvre de Dieu et pourtant hésiter à identifier sa manifestation réelle. Si même un prophète éprouve cette difficulté, combien plus le peuple, attaché à ses attentes et à ses images d'un salut spectaculaire, peut-il manquer la présence de Dieu dans le quotidien et dans les personnes ordinaires qu'Il envoie ?

Cette tension n'a pas disparu aujourd'hui. Nous avons tendance à attendre que Dieu intervienne de manière frappante, que le miracle surgisse, que la délivrance tombe soudainement du ciel. Mais ce que Jésus met devant nous est souvent discret : la guérison d'un cœur brisé, la parole courageuse d'un frère ou d'une sœur, un enseignement humblement transmis. Les signes sont visibles, pourtant le cœur humain peut rester fermé. Jésus montre clairement que les manifestations de la grâce sont là : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés. Et pourtant, accepter ces signes demande de dépasser nos préjugés et nos attentes.

Le scandale de l'envoyé est inhérent à la manière dont Dieu choisit d'agir. Il ne se conforme jamais à nos normes de grandeur ou de perfection. Les prophètes sont imparfaits, les pasteurs sont humains, les frères et sœurs dans la foi peuvent trébucher. Et pourtant, ce sont eux qui deviennent les porteurs du salut.

Rejeter l'envoyé, c'est souvent refuser de voir l'œuvre de Dieu. Jésus le dit avec force : « Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute ». La difficulté n'est pas seulement d'accepter Jésus, mais d'accepter le moyen qu'il choisit pour nous approcher. Accepter les envoyés de Dieu exige un regard nouveau et un cœur attentif. La grâce n'agit pas uniquement dans l'exceptionnel, elle se manifeste dans l'ordinaire, dans le quotidien, et parfois dans des situations déroutantes ou inconfortables. Le salut se vit dans la patience et dans l'humilité de reconnaître que Dieu parle et agit par des voix humaines. Alors, saurons-nous accueillir l'œuvre de Dieu même lorsque ses instruments nous paraissent imparfaits ou inattendus ?

La patience et l'humilité : conditions pour accueillir l'œuvre de Dieu

Accepter l'œuvre de Dieu demande patience et humilité. Jacques utilise l'image du cultivateur qui attend la pluie : le semeur ne peut précipiter la germination ni accélérer la croissance ; il doit observer, arroser, protéger les graines et faire confiance au temps et aux cycles que Dieu a instaurés. La vie spirituelle fonctionne de la même manière : Dieu agit selon son rythme, et l'homme est invité à marcher avec patience sur le chemin que Dieu prépare. Toute précipitation ou attente d'un miracle instantané peut nous rendre aveugles aux signes déjà présents.

L'accueil des envoyés de Dieu demande une véritable humilité, car le Seigneur ne choisit jamais ses messagers selon les critères humains. Les prophètes, les serviteurs ou les enseignants ne sont pas sans défauts. Pourtant, c'est précisément cette humanité fragile qui devient un canal privilégié de la grâce de Dieu. Comme le rappelait **Théodore de Bèze**, l'œuvre de Dieu ne dépend pas de la perfection de ses instruments, mais de leur fidélité à la mission qui leur est confiée. Reconnaître et recevoir la parole transmise par ces envoyés devient alors un acte de foi, un exercice de discernement où l'on accepte que Dieu parle à travers des voix humaines pour révéler sa présence et sa volonté. Le croyant est invité à marcher avec confiance, non parce que les instruments sont parfaits, mais parce que Dieu demeure fidèle à travers eux.

Conclusion

Le salut de Dieu se déploie dans ce chemin qu'Il trace devant nous, un chemin de sainteté que seuls ceux qui acceptent d'y marcher peuvent réellement connaître. Dieu ouvre la route, mais Il ne force pas la porte de nos choix : chaque pas demandé est un pas libre, offert comme une réponse à sa grâce. Jésus demeure la porte de ce salut, mais Il se fait proche aussi à travers ceux qu'Il envoie pour nous conduire plus loin dans la vérité. L'Église, la communauté, les voix qui nous entourent deviennent des instruments précieux, non parce qu'ils sont parfaits, mais parce qu'ils portent une lumière qui ne vient pas d'eux-mêmes. Refuser leur présence, leur parole ou leur aide revient parfois à se fermer à Dieu.

Le salut se vit ensemble, dans un espace où la grâce prend corps à travers les relations, les gestes de solidarité, les paroles qui fortifient, etc. C'est au milieu de cette vie partagée que la transformation intérieure trouve son terrain, non pas dans l'isolement ou l'auto-suffisance, mais dans l'accueil de ce que Dieu dépose en l'autre pour nous. Reconnaître ce que Dieu suscite autour de nous devient alors une véritable démarche de foi, un consentement à la sagesse divine qui choisit ses instruments selon son dessein et non selon nos attentes.

Cette marche demande aussi un regard affiné, un discernement capable de percevoir la présence de Dieu dans la simplicité du quotidien. Les signes extraordinaires ne sont pas toujours nécessaires ; la présence de Dieu se laisse toucher dans les petites fidélités, dans les actes cachés, dans les paroles qui réveillent la vie. Apprendre à reconnaître ces traces, à les accueillir, c'est entrer dans un rythme où la confiance prend le pas sur la peur, où la foi devient une lecture neuve de ce que Dieu réalise à travers ses témoins.

Et si c'était maintenant notre tour d'entrer pleinement sur ce chemin ? Si c'était aujourd'hui le moment d'ouvrir notre cœur à ceux que Dieu place devant nous, même lorsque leurs moyens nous surprennent ou leurs limites nous dérangent ? Le Seigneur continue de parler, de guider, d'appeler. Rien n'est fermé pour celui qui choisit de marcher. Alors avance avec confiance : Dieu te précède, Il t'accompagne, et Il te donnera de reconnaître, au bon moment, les voix, les mains et les visages par lesquels son salut veut atteindre ta vie.

Pâques

Thème : « PÂQUES, c'est la démonstration que la vraie lumière vient du ciel »

La lumière céleste triomphe des ténèbres que l'homme ne peut vaincre

Si on regarde l'expérience humaine, on peut voir qu'elle est marquée par une obscurité profonde et persistante : le péché, la souffrance, la mort. L'être humain peut améliorer beaucoup de choses, mais il ne peut pas vaincre ce qui constitue la racine ultime de sa fragilité : il ne peut pas se délivrer lui-même de la mort. Même les plus grands progrès de l'humanité n'ont jamais réussi à dissiper cette obscurité. On peut soigner des maladies, réduire la pauvreté, inventer des technologies prodigieuses, mais aucun scientifique, aucun philosophe, aucun roi n'a jamais pu mettre un terme au mal, ni empêcher la mort.

Le prophète **Ésaïe**, dans le **chapitre 25**, dit : « Il anéantit la mort pour toujours ». Le verbe hébreu **עָלָה** (*billa*), exprime l'idée d'une absorption totale, comme si la mort elle-même était engloutie. La mort n'est plus une fatalité indestructible, mais un ennemi que Dieu absorbe, qu'il fait disparaître.

À Pâques, cette promesse trouve son accomplissement dans la résurrection du Christ. Le tombeau, symbole de l'obscurité et du silence, devient le lieu d'une manifestation inattendue : la vie surgit là où toute espérance semblait éteinte. Cela montre que la lumière ne naît pas au sein des ténèbres, elle vient d'ailleurs et les dissipe : « la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point arrêtée » (**Jn 1.5**). La supériorité de cette lumière est absolue.

On peut penser au lever du soleil après une nuit sans lune. Le soleil ne naît pas de la nuit, il vient d'en haut. Personne ne le produit, personne ne le commande et chaque matin, le soleil se lève quelles que soient les ténèbres de la veille. De la même manière, la lumière de Pâques descend du ciel, et rien ne peut l'empêcher de paraître. La résurrection est donc la preuve que Dieu seul possède la puissance de vaincre ce que l'humanité ne peut pas vaincre. Là où les personnes atteignent leur limite, Dieu commence son œuvre de victoire. C'est pourquoi la lumière véritable n'entre pas en compétition avec les ténèbres, elle les met fin. Dès lors, une perspective nouvelle s'ouvre : la mort n'a plus le dernier mot. Comme le proclamera plus tard l'apôtre Paul : « La mort a été engloutie dans la victoire » (**1 Co 15.54**).

La lumière céleste purifie et engendre une vie nouvelle

La victoire sur la mort ne peut être pleinement comprise sans considérer ce qui en est la cause profonde. Si la mort est vaincue, c'est parce que la puissance du péché est elle-même atteinte. La

lumière révélée à Pâques ne s'arrête donc pas à une transformation extérieure, elle agit à l'intérieure.

L'Écriture met en évidence que le péché est une force qui imprègne l'ensemble de la vie. L'image du levain, employée par l'apôtre Paul en **1 Corinthiens 5**, le décrit parfaitement : « Un peu de levain fait lever toute la pâte ». Le levain, c'est ce petit ingrédient invisible qui fait fermenter toute la pâte et la transforme entièrement. De même, le péché en affecte l'ensemble : il déforme les pensées, oriente les désirs, altère les relations et nous éloigne de Dieu.

Pour Paul, le « vieux levain » représente donc tout ce qui appartient à l'ancienne condition marquée par le péché et la corruption. Mais à Pâques, une rupture décisive s'opère. La lumière céleste révèle ce qui était dissimulé dans l'ombre. C'est dans cette dynamique que Paul lance son appel : « Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte nouvelle, puisque vous êtes sans levain, car Christ, notre Pâque, a été immolé » (**1 Co 5.7**). Paul ne commence pas par un effort humain à produire, mais par une œuvre déjà accomplie. Le fondement de la purification ne réside donc pas dans l'être humain, mais dans le sacrifice du Christ, dont la résurrection atteste l'efficacité totale. Le Christ ressuscité ne nous invite pas à améliorer légèrement notre ancienne vie, mais à renaître, à devenir une nouvelle création : « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle création. Les choses anciennes sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles » (**2 Co 5.17**). Dieu ne se contente pas de pardonner, il renouvelle.

La lumière céleste opère ainsi une double action. Elle révèle d'abord ce qui était caché : « tout ce qui est manifesté est lumière » (**Ep 5.13**). Elle expose les zones d'ombre non pour condamner, mais pour libérer. Ensuite, elle purifie en profondeur, chassant la duplicité pour faire place à la sincérité et à la vérité. Là où régnait la dissimulation, naît une vie transparente devant Dieu. Ce renouvellement touche l'ensemble de l'existence : il aligne l'être intérieur et les actes extérieurs, redéfinit les priorités et oriente les choix vers ce qui est saint.

Vivre à la lumière de Pâques implique donc une rupture intérieure profonde. Celui qui accueille cette lumière devient, selon Paul, « fils et filles de lumière », une personne entièrement transformée, vivant dans la sincérité et dans la vérité

La lumière céleste introduit dans une joie nouvelle et éternelle

La lumière venue du ciel ouvre également à une joie qui trouve sa source en Dieu lui-même. Dans la révélation biblique, la lumière est indissociable de la vie et de la communion restaurée avec Dieu. Là où Dieu fait resplendir sa lumière, la joie en est le fruit naturel et essentiel. Ésaïe l'avait déjà annoncé comme conséquence directe de la victoire divine : « Le Seigneur essuiera les larmes de tous les visages » (**Es 25.8**).

Cette promesse est profondément eschatologique : elle vise l'accomplissement final du salut. Pourtant, elle ne reste pas confinée à l'avenir lointain. Elle commence à se réaliser dès la résurrection. À Pâques, Dieu n'ouvre pas seulement une perspective future, il introduit une transformation réelle dans le présent. La lumière céleste ne fait pas simplement espérer la joie, elle

en donne dès maintenant les prémices.

Le récit de **Matthieu 28** rend cette réalité particulièrement vivante. Les femmes arrivent au tombeau dans la tristesse et l'incompréhension, écrasées par la perte de Jésus. Pourtant, elles repartent métamorphosées : « Elles s'éloignèrent du tombeau avec crainte et avec une grande joie » (**Mt 28.8**). Cette tension est riche de sens théologique : la crainte n'est pas une peur paralysante, mais la reconnaissance révérencielle de la souveraineté de Dieu à l'œuvre. C'est la conscience bouleversante d'être face à une réalité qui dépasse toute mesure humaine. La joie, elle, jaillit de la révélation de la vie nouvelle en Jésus ressuscité. Elle repose sur une victoire accomplie : Dieu fait triompher la vie là où la mort semblait souveraine.

Cette joie est d'autant plus remarquable qu'elle coexiste avec l'épreuve. Elle ne nie pas la souffrance ni les larmes, elle les traverse par une espérance fondée sur l'œuvre achevée du Christ. Elle dépend moins des circonstances changeantes que de la fidélité de Dieu. L'apôtre Paul prolonge magnifiquement cette dynamique : « Célébrons donc la fête ! » (**1 Co 5.8**). Le verbe grec *ἑορτάζω* (*heortazo*) ne désigne pas une célébration ponctuelle, mais une fête qui s'étend dans la durée, imprégnant toute l'existence, bien au-delà d'un jour liturgique. Ainsi, Pâques ne se réduit pas à un jour dans le calendrier, elle devient une manière de vivre. La lumière céleste transforme l'existence en une vie habitée par la joie du salut accompli.

Cette joie possède une profondeur unique. Elle est théocentrique : ancrée non dans les possessions ou les succès humains, mais dans la communion restaurée avec Dieu. Par la résurrection, les croyants entrent déjà dans la vie divine elle-même, une participation réelle à la gloire du Ressuscité. Elle revêt aussi une dimension eschatologique : partielle dans le présent, elle anticipe la plénitude du Royaume. Ce que nous goûtons aujourd'hui n'est qu'un avant-goût, mais déjà puissant et transformateur : promesse du jour où toute larme sera essuyée, où la mort sera abolie à jamais.

Conclusion

La résurrection du Christ manifeste clairement que la lumière véritable ne vient pas d'en bas, mais de Dieu. Elle ne dépend ni des capacités humaines, ni des circonstances, elle est donnée, révélée, et pleinement accomplie en Jésus-Christ. Alors que faisons-nous de cette lumière ?

Il est possible de continuer à s'appuyer sur des lumières apparentes, utiles à certains égards, mais incapables de transformer en profondeur. Il est également possible de reconnaître la réalité de cette lumière sans pour autant s'y exposer réellement. Pourtant, la lumière de Pâques n'est pas donnée pour être contemplée, elle est donnée pour être reçue.

Mais recevoir cette lumière implique d'abord un acte de foi : reconnaître que seule l'œuvre du Christ peut éclairer véritablement notre vie. C'est renoncer à se justifier soi-même pour accueillir la grâce de Dieu. Mais cette réception appelle aussi une réponse concrète. Vivre dans la lumière, c'est refuser de maintenir des zones d'ombre. C'est accepter que la lumière révèle, purifie et transforme. C'est marcher dans la sincérité et la vérité, non par contrainte, mais comme fruit d'une vie renouvelée. C'est également persévérer dans la joie, même au cœur des épreuves. Parce que cette lumière ne vacille pas, elle permet de vivre avec une espérance solide, enracinée dans une

victoire déjà acquise.

Enfin, vivre à la lumière de Pâques, c'est porter cette lumière comme un témoignage. Ainsi, ne restons pas à la périphérie de cette lumière, mais entrons pleinement dans ce qu'elle donne. Car la lumière qui vient du ciel n'éclaire pas seulement notre chemin, elle transforme notre vie, aujourd'hui, et pour l'éternité.